

duit, tirés par une laisse invisible. Le terrible, c'est qu'après ces longues, cruelles journées d'inaction et de fatigue, quand M. Joyeuse revenait chez lui, il fallait qu'il jouât la comédie de l'homme rentrant du travail, qu'il racontât les événements du jour, ce qu'il avait entendu dire, les cancans de bureau dont il entretenait de tout temps ces demoiselles.

Dans les petits intérieurs, il y a toujours un nom qui revient plus souvent que les autres, qu'on invoque aux jours d'orage, qui se mêle à tous les souhaits, à tous les espoirs, même aux jeux des enfants pénétrés de son importance, un nom qui tient dans la maison le rôle d'une sous-providence ou plutôt d'un dieu laïc familier et surnaturel.

C'est celui du patron, du directeur d'usine, du propriétaire, du ministre, de l'homme enfin qui porte dans sa main puissante le bonheur, l'existence du foyer.

Chez les Joyeuses, c'était Hemerlingue, toujours Hemerlingue, revenant dix fois, vingt fois par jour dans la conversation de ces demoiselles, qui l'associaient à tous leurs projets, aux plus petits détails de leurs ambitions féminines :

" Si Hemerlingue voulait... Tout cela dépend d'Hemerlingue." Et rien de plus charmant que la familiarité avec laquelle ces fillettes parlaient de ce gros richard qu'elles n'avaient jamais vu.

On demandait de ses nouvelles... Le père lui avait-il parlé? Était-il de bonne humeur?... Et dire que tous tant que nous sommes, si humbles, si courbés que le destin nous tienne, nous avons toujours au-dessous de nous de pauvres êtres plus humbles, plus courbés, pour qui nous sommes grands, pour qui nous sommes dieux, et, en notre qualité de dieux, indifférents, dédaigneux ou cruels !

On se figure le supplice de M. Joyeuse, obligé d'inventer des épisodes, des anecdotes sur le misérable qui l'avait si férocelement congédié après dix ans de bons services. Pourtant il jouait sa petite comédie de façon à tromper complètement tout le monde. On n'avait remarqué qu'une chose, c'est que le père, en rentrant le soir, se mettait toujours à table avec un grand appétit. Je crois bien ! Depuis qu'il avait perdu sa place, le pauvre homme ne déjeûnait plus !

Les jours se passaient. M. Joyeuse ne trouvait

rien. Si, une place de comptable à la *Caisse territoriale*, mais qu'il refusait, trop au courant des opérations de banque, de tous les coins et recoins de la Bohême financière en général et de la *Caisse territoriale* en particulier, pour mettre les pieds dans cet antre. Ne valait-il pas mieux mourir de faim que d'entrer dans une maison fallacieuse, dont il serait peut-être un jour appelé à expertiser les livres devant les tribunaux ?

Il continua donc à courir ; mais, découragé, il ne cherchait plus. Comme il lui fallait rester dehors, il s'attardait aux étalages sur les quais, s'accoudait des heures aux parapets, regarder l'eau couler et les bateaux qu'on déchargeait. Il devenait ce flâneur qu'on rencontre au premier rang des attroupements de la rue, s'abritant des averses sous les porches, s'approchant pour se chauffer des poêles en plein air où fume le goudron des asphaltés, s'affaissant sur un banc du boulevard lorsque ses pas ne pouvaient plus le porter.

Ne rien faire, quel bon moyen de s'allonger la vie !

(A SUIVRE.)

NOUVEAUX PIANOS HAZELTON

Parmi les nouveaux pianos *Hazelton* que M. L. E. N. Pratte vient de recevoir de New-York se trouvent deux superbes pianos à queue, de salon, en *Acajou* et en *loupe de Noyer Caucasiens*, ce dernier surtout étant un des plus beaux pianos qui aient été importés à Montréal.

Il y a aussi plusieurs pianos droits en *Cèdre du Brésil*, *Chêne du Sud*, *Acajou* et *Noyer*.

Les personnes qui ont l'intention de se procurer le meilleur piano ne devraient pas manquer d'aller les examiner. Quant à leurs qualités artistiques, il suffit de mentionner que la plupart de nos meilleurs artistes les ont achetés pour leur propre usage de préférence à tous les autres.

Une visite intéressera certainement ceux qui songent à faire l'achat d'un piano.